# LES ÉCHANGES CULTURELS ENTRE LE ROYAUME NASRIDE DE GRENADE ET LES PAYS MUSULMANS DE LA MÉDITERRANÉE

Des échanges culturels unirent dès le Haut Moyen Age les Musulmans d'Espagne et leurs coreligionnaires d'Orient demeurés dans l'obédience ʿabbāside. Le lien spirituel le plus profond résida dans le pèlerinage aux Lieux Saints de l'Islam qui conduisit de nombreux Andalous en Orient. Les savants se déplaçaient à la recherche du savoir, animés par le désir de suivre les cours de maîtres orientaux réputés, de conquérir leurs diplômes et d'accroître de la sorte leur prestige auprès de leurs compatriotes. Pèlerins et lettrés andalous entreprenaient un long périple qui les menait jusq'en Arabie puis les ramenait vers la terre natale. Ils s'expatriaient pour de longs mois, voire des années; ils affrontaient les périls de la navigation à travers la Méditerranée; par la voie terrestre ils empruntaient une route interminable qui ondulait dans les étendues steppiques d'Ifrīqiya puis dans le désert libyque jusqu'aux berges verdoyantes du Nil.

Province lointaine de l'Islam, al-Andalus suscita dès l'origine de l'intérêt parmi les Orientaux. Aux temps glorieux de l'émirat puis du califat umayyade de Cordoue, les relations entre l'Espagne musulmane et l'Orient présentèrent un caractère bilatéral. Cordoue, alors au faîte de sa splendeur, joua le rôle d'un pôle d'attraction pour des hommes d'études orientaux qui s'y installèrent à demeure. L'emprise de l'Orient se fit sentir dans le domaine des sciences religieuses et philologiques aussi bien que dans les disciplines littéraires. L'influence orientale se manifesta dans l'évolution de la pensée andalouse, marquée par l'effort spéculatif et la ferveur mystique[1]. Dans ce cycle d'allées

et venues, une prestigieuse métropole du savoir dans l'Occident musulman, Kairouan, assura le relais à la haute époque. Après le démembrement de l'Espagne califienne, la floraison intellectuelle attira plusieurs lettrés d'Afrique du Nord à la cour des roitelets. Le commerce des esprits se poursuivit de façon continue sous les dynasties africaines, principalement entre al-Andalus et le Maroc. Au Bas Moyen Age la situation se modifia au lendemain de la victoire chrétienne de Las Navas de Tolosa (612/1212). Minée par les luttes dynastiques, la puissance almohade commençait à péricliter. Les anthologies arabes, les répertoires bio-bibliographiques et les compilations postérieures comme le *Nafḥ al-ṭīb* du Tlemcénien al-Maqqarī font état d'un mouvement migratoire qui poussa plusieurs savants d'al-Andalus à chercher asile en Afrique du Nord et en Orient[2]. Un poète et philologue, originaire de Valence, Ibn Dihya, qui avait exercé la judicature à Denia, entreprit le pèlerinage à La Mekke, et au retour, se fixa en Egypte où le souverain ayyūbide al-Malik al-Kāmil le nomma précepteur de son fils puis directeur du *Dar al-ḥadīṯ* jusqu'en 633/1235[3]. Quelques poètes cordouans dont les oeuvres ne nous sont parvenues que par fragments quittèrent le sol ibérique, traversèrent les mers, se fixèrent à Marrakech, à Fès ou bien s'établirent sans espoir de retour à Alexandrie, au Caire, à Alep ou à Damas. Parmi eux émerge la figure d'Ibn Jarūf qui, après un bref séjour à Ceuta, vécut quelque temps à Marrakech puis décida de gagner l'Orient après 587/1200. Il finit par devenir le panégyriste du cadi d'Alep, Ibn al-Šaddād, conseiller du fils de Saladin, al-Ẓāhir[4].

Les progrès de la *Reconquista* engendrèrent une nouvelle vague d'immigration andalouse. Le botaniste de Málaga, Ibn alBayṭār, après avoir parcouru l'Afrique du Nord, arriva en Orient en 617/1220; il y écrivit la majeure partie de ses oeuvres de pharmacopée et son commentaire de Dioscoride[5]. Le mystique ṣūfī al-

(1) Des articles fort documentés ont mis l'accent sur les échanges culturels au cours du Haut Moyen Age ainsi que sur la vision d'al-Andalus telle qu'elle se dégage d'oeuvres marquantes rédigées par des historiens, des géographes ou des encyclopédistes orientaux. Voir les études de M. ʿA. MAKKĪ, *Egipto y los orígenes de la historiografía arabigo-española,* dans *RIEEI,* V, 1957, pp. 157-248; *id., Ensayo sobre las aportaciones orientales y su influencia en la formación de la cultura hispano-árabe,* dans *ibid.,* IX-X, 1961-1962, pp. 65-231; M. MARÍN: *Saḥāba et Tābiʿūn* dans *al-Andalus: Histoire et légende,* dans *Studia Islámico,* LIV, 1981, pp. 5-49; R. ARIÉ, *Al-Andalus vu par quelques lettrés orientaux au Moyen Age,* dans *Andalucía Islámica,* II-III, 1981-1982, pp. 71-84.

(2) Sur Aḥmad al-Maqqarī al-Tilimsānī, voir l'article de l' *E.I.²,* t. VI, pp. 170-172.

(3) Sur Ibn Dihya qui composa en Egypte une anthologie des poètes arabes d'Occident, *al-Muṭrib fī aš ʿār ahl al-Magrib,* voir *E.I.²,* t. III, p. 770.

(4) Voir J.M.ª CONTINENTE FERRER: *Datos bibliográficos sobre algunos poetas cordobeses emigrados de al-Andalus durante la dominación almohade,* dans *Al-Andalus,* XXXIV, 1974, pp. 455-464.

(5) Voir *E.I.²,* t. III, pp. 759-760.

Šuštarī, né à Šustar, près de Guadix, quitta l'Andalousie pour Bougie et Tripoli, fit le pèlerinage plusieurs fois avant de s'installer définitivement en Egypte. Il y composa des poèmes en dialecte oriental et y combattit les Croisés près de Damiette où il avait fondé un *ribāṭ*[6].

En Espagne, l'empire almohade se morcelait en petits états indépendants et souvent rivaux qui ne tardèrent pas à tomber aux mains des souverains chrétiens du Nord de la péninsule Ibérique. Le roi de Castille Ferdinand III s'empara de Cordoue en 633/1238 et de Séville en 646/1248. Valence capitula en 635/1238 devant les troupes de Jacques I[er] d'Aragon. L'expatriation définitive de plusieurs littérateurs andalous vers l'Afrique du Nord et l'Orient priva dès lors al-Andalus de certains de ses esprits les plus distingués.

L'un des plus authentiques poètes de l'Espagne musulmane, Ibn Sahl, s'exila après la chute de Séville et se réfugia à Ceuta où il devint l'un des secrétaires du gouverneur de la ville[7]. A Tunis, les souverains hafsides qui avaient solidement assis leur pouvoir accueillirent à leur cour le poète, anthologue et traditionniste valencien Ibn al-Abbār[8] ainsi que le polygraphe Ibn Saʿīd, digne représentant de la fameuse famille arabe des Banū Saʿīd, originaire d'Alcalá la Real qui, après un voyage en Orient, vécut en Ifrīqiya[9].

Du territoire de l'Islam ibérique, il ne restait plus vers le milieu du XIIIe siècle que le royaume de Grenade où avait pris pied dès 629/1232 la dynastie arabe des Naṣrides qui allait réussir à freiner la Reconquête jusqu'à la dernière décennie du XV[e] siècle. En dépit de l'exigüité de son territoire et des conditions difficiles dans lesquelles il survécut jusqu'en 1492, le royaume de Grenade fut le foyer d'une brillante civilisation[10]. Nous ne saurions, dans les limites de cet article, examiner de manière exhaustive la question des rapports culturels de ce dernier bastion de l'Islam d'Espagne avec ses contemporains de l'Orient et de l'Occident musulmans.

(6) Né en 610/1212, il mourut à Damiette en 668/1270, selon L. MASSIGNON, *Recherches sur Shushtari, poète andalou enterré à Damiette,* dans *Mélanges William Marçais,* Paris, 1950, pp. 251-276. Voir A.S. EL NASHAR: *Abūl Ḥasan al-Šuštarī, místico andaluz y autor de zéjeles y su influencia en el mundo musulmán,* dans *RIEEI,* I, 1953, pp. 122-155; F. CORRIENTE: *Poesía estrófica (céjeles y/o muwaššaḥāt), atribuida al místico granadino as-Šuštarī. (Siglo XIII),* Madrid, 1988.

(7) Sur Ibn Sahl, voir *E.I.*[2], t. III, p. 949. (8) Voir *E.I.*[2], t. III, p. 694-695.

(9) Sur Ibn Saʿīd, Particle de l'*E.I.*[2], t. III, pp. 950-951 est incomplet. Voir R. ARIÉ, *Un lettré andalou en Ifrīqiya et en Orient au XIII[e] siècle: Ibn Said,* dans *Historia y Cultura del Islam español (Curso de Conferencias,* 1986-1987), Escuela de Estudios Árabes, Grenade, 1988, pp. 1-26. Sur les Andalous réfugiés en Ifrīqiya, voir R. BRUNSCHVIG, *La Berbérie orientale sous les Ḥafṣides,* Paris, 1940-1947, vol. II, pp. 370-371 et 383-389; O. PETIT, *Les relations intellectuelles entre l'Espagne et l'Ifrīqiya aux XIII[e] et XIV[e] siècles,* dans *IBLA,* n.º 127, 1971, pp. 93-121.

(10) Voir R. ARIÉ, *L'Espagne musulmane au temps des Naṣrides (1232-1492),* Paris, 1973-1990.

Notre propos se bornera donc à mettre l'accent sur quelques aspects saillants de contacts spirituels.

On assista à partir du XIe siècle à une émigration unilatérale vers l'Orient des Mamlūks: elle fut le fait d'un nombre sans cesse croissant d'Andalous, soucieux de vivre en des terres hospitalières, à l'abri du péril chrétien. C'est ainsi que le prestige de l'Orient poussa un juriste de Tortosa, mālikite fervent, Abū Bakr al-Turṭūsī, qui avait fait de solides études à Saragosse et à Séville, à se rendre —après le pèlerinage à La Mekke— en Syrie, puis à Bagdad (où il élargit sa formation juridique au contact du šāfiʿisme) et à Jérusalem. Il s'installa ensuite à Alexandrie où il attira un grand nombre d'étudiants. Il y dispensa l'enseignement du malikisme andalou et y mourut en 520/1126[11]. Au Caire s'installa dans la seconde moitié du XIIIe siècle le fameux grammairien de Grenade, Abū Ḥayyān qui, disciple des maîtres orientaux, donna à son tour des leçons de morphologie et de syntaxe, fit autorité dans la science des traditions et laissa une oeuvre considérable. Dans l'ambiance égyptienne il conserva toutefois une des particularités andalouses dans sa manière de parler. Une prononciation faible était alors en usage pour le *qāf* dans l'arabe hispanique. Quoique Egyptien d'adoption, Abū Ḥayyān prononçait un *qāf* proche du *kāf* et psalmodiait de la sorte le Coran, à l'étonnement de ses auditeurs orientaux. Il abandonna le zāhirisme pour se rallier au rite šāfiʿite et s'éteignit au Caire en 745/1344[12]. Certains Andalous, fort versés dans la jurisprudence, se réfugièrent à Damas où ils gagnèrent l'estime de tous.

Des échanges culturels constants eurent lieu entre le royaume de Grenade et les Etats musulmans d'Afrique du Nord. Des savants tlemcéniens, issus du Maghreb central, suivirent en Espagne les leçons de maîtres réputés; certains y vécurent. L'un des plus illustres poètes tlemcéniens du début du XIVe siècle, Ibn Jamīs, vit sa fortune s'affermir à la cour de l'Alhambra grâce au vizir grenadin Ibn al-Ḥakīm al-Rundī dont il allait partager le destin tragique[13]. Sous le monarque ʿabd alwādide Abū Ḥammū Mūsā Ier, la cour de Tlemcen perdit son caractère bédouin grâce à l'influence des Andalous qui y vivaient[14]. Quatre ministres du règne furent successivement choisis parmi les membres d'une

(11) Sur lui, voir V. LAGARDÈRE, *L'unificateur du malikisme oriental et occidental à Alexandrie: Abū Bakr al-Ṭūrtūsī,* dans *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée,* 1981, pp. 47-61. Son ouvrage *d'adab,* le *Sīrāŷ al-Mulūk,* rédigé à Alexandrie, met en scène des personnages historiques dans des anecdotes édifiantes ou plaisantes.

(12) Sur Abū Ḥayyān, voir *E.I.²,* t. I, pp. 129-130; *Nafḥ al-ṭīb* (éd. Caire 1367/1949), t. III, p. 295.

(13) Sur Ibn Jamīs, voir l'article de *l' E.I.²,* t. III, pp. 857-858; on se reportera également à R. ARIÉ, *Un poète tlemcénien dans la Grenade naṣride au début du XIVe siècle: Ibn Jamīs* dans *Homenaje al profesor Darío Cabanelas Rodríguez, O.F.M., con motivo de su LXX aniversario,* t. II, Grenade, 1987, pp. 29-38.

(14) Voir l'article *ʿAbd al-wādides* dans *E.I.²,* t. I, pp. 95-97, les articles *Tlemcen* dans *E.I.¹,* t. IV, pp. 843-847 et *Abū Ḥammū Mūsā Ier* dans *E.I.²,* t. I, p. 126.

célèbre famille venue de Cordoue, les Mallāh[15]. Tlemcen se couvrit alors de belles demeures et de jardins. Un affranchi d'origine catalane, Hilāl, né en captivité chez le sultan de Grenade, acquit un extraordinaire ascendant sur Abū Tāšfīn Ier (1318-1336), ce fils d'Abū Ḥammu Mūsā Ier, qu'il avait aidé à prendre le pouvoir[16].

Le plus grand des souverains ʿabd al-wādides, Abū Hammū Mūsā II, de culture andalouse, recruta ses principaux collaborateurs parmi les Hispano-Musulmans qui l'entouraient. L'histoire nous a conservé les noms de Yaḥyā Ibn Jaldūn, le frère du grand ʿAbd al-Raḥmān, de lointaine ascendance sévillane, et de Muḥammad

b. Yūsuf al-Qaysī al-Andalusi dont les poèmes retracent les hauts faits du monarque et décrivent les événements marquants du règne[17]. Abū Ḥammū Mūsā II fut lui-même un prince lettré, à la manière andalouse; il se piqualt d'écrire des vers; d'ailleurs il composa un traité en vers sur l'art de régner, destiné au prince héritier Abū Tāsfīn[18]. A Grenade même enseigna le *qāḍī* Muḥammad al-Maqqarī, natif de Tlemcen, ancêtre du biographe, dont le fameux polygraphe et vizir grenadin Lisān al-dīn Ibn al-Jaṭīb fut le disciple dans le premier tiers du XIVe siècle[19].

Lors du resserrement de leurs liens diplomatiques avec les sultans marīnides du Maroc, les souverains naṣrides favorisèrent un incessant va-et-vient entre l'Andalousie et le Maroc. Selon Ibn Jaldūn, le niveau de l'enseignement était moins élevé au Maghreb. Il consistait simplement à apprendre par coeur le Coran avec l'orthographe et les variantes du texte. Dans l'Espagne musulmane la lecture du Livre révélé était précédée par l'étude de fragments poétiques et épistolaires; on obligeait en outre les élèves à apprendre par coeur les éléments de la grammaire arabe. Cette excellente méthode leur permettait d'affronter ensuite un enseignement plus poussé. Ibn Jaldūn assurait n'avoir jamais rencontré de maître marocain capable d'enseigner le livre de grammaire de Sībawayh avec la compétence des Andalous[20].

Les premiers sultans marinides conservèrent l'empreinte bédouine. Ce fut à partir du XIVe siècle qu'ils fondèrent des écoles et prirent à leur service des lettrés grenadins comme secrétaires ou médecins. En voici quelques exemples. Plusieurs hommes de sciences andalous exercèrent leurs talents au Maroc. Le Malaguène Ibn Qāsim al-Qurašī fut nommé directeur du *māristān* de Fès en

(15) Voir Yahyā Ibn Jaldun, *Bugyat al-ruwwād fī ḍikr al-mulūk min Banī ʿAbd al-Wād,* texte arabe et trad, française par A. BEL, Alger, 1903-1913, t. I, p. 172.
(16) Voir *Bugyat al-ruwwād,* t. I, p. 133.
(17) *Bugyat al-ruwwād,* t. II, p. 44, p. 226.
(18) De ce traité intitulé *Naẓm al-sulūk fī siyasat al-mulūk,* il existe une traduction españole par M. GASPAR REMIRO: *El Collar de perlas,* dans *Colección de Estudios Árabes,* IV, Saragosse, 1899.
(19) Sur Muḥammad al-Maqqarī, voir Ibn al-Qāḍī, *Durrat al-ḥiŷāl,* éd. I.S. ALLOUCHE, Rabat 1934, t. I, p. 170, biographie 484.
(20) *Prolégomènes,* trad. DE SLANE, t. III, pp. 288-289; *Azhār al-riyāḍ,* t. I, p. 27.

754/1353 et occupa ce poste jusqu'à sa mort survenue en 757/1356. Bon chirurgien et habile herboriste, Muḥammad al-Šafra vécut au Maroc de 722/1322 à 761/1360, date de son retour en Andalousie et de sa mort[21]. Un certain nombre de Grenadins exercèrent les fonctions de secrétaires à la cour de Fès. Fils de dignitaires grenadins, Ibn alḤāŷŷ al-Numayrī étudia à Grenade sous la direction de maîtres réputés, fit un voyage en Orient, notamment au Caire et à Damas, accomplit le pèlerinage puis vint en Afrique du Nord. Il se mit au service du sultan marīnide Abū l-Ḥasan dans la chancellerie d'Etat. On sait que les secrétaires andalous jouissaient grâce à leur style chātié d'une excellente réputation dans le monde de l'Islam médiéval. Aussi donnèrent-ils du lustre à la cour d'Abū l-Ḥasan. Ibn al-Ḥāŷŷ al-Numayrī retourna en Andalousie après la mort du sultan Abū ʿInān, fils d'Abū l-Hasan[22]. Il y exerça la judicature dans les environs de la capitale et fut appelé à assister au conseil du sultan. Un Malaguène, Abū l-Qāsim Ridwān fut nommé chef du secrétariat d'Etat à Fès, sous les règnes d'Abū l-Ḥasan et ses fils[23]. Les Marīnides employèrent aussi comme ambassadeur en Egypte et en Castille un *faqīh* grenadin AbūlQāsim Muḥammad al-Barŷī (m. en 786/1384)[24].

A côté de ces Andalous qui détenaient des postes importants à la cour de Fès il y eut des lettrés qui allèrent s'établir au Maroc pour s'adonner à l'enseignement; ils eurent tôt fait de se plaindre du manque d'éducation des étudiants berbères. L'un d'eux, ʿAlī b. Ibrāhīm al-Anṣārī, quitta sa ville natale, Málaga pour s'installer à Salé où il enseigna la langue arabe; il commenta également le Coran aux tribus voisines. Il finit par retourner à Málaga où il fut nommé juge durant le second règne de Muḥammad V[25].

De leur côté les sultans de Grenade se livrèrent à un recrutement de juristes maghrébins dont les Grenadins ne prirent pas ombrage. De Ceuta vint le *qāḍī* Abū l-Qāsim al-Šarīf dont les fils devinrent juges et secrétaires à la cour de l'Alhambra[26]. La fondation de la *madrasa* de Grenade en 750/1349 par Yūsuf Ier, protecteur des lettres, répondait au désir d'affermir le prestige du souverain dans le monde musulman. Dans cette école de sciences religieuses affluèrent non seulement les étudiants du royaume naṣride mais les maîtres maghrébins attirés par la

(21) Sur Ibn Qāsim al-Quraší, voir l' *Iḥāṭa* d'Ibn al-Jaṭīb (Ms. Esc. 1673), folio 63; sur al-Šafra, voir *Iḥāṭa,* folio 147.
(22) Sur lui, voir A.-L. de PRÉMARE Prémare, *Maghreb et Andalousie au XIVe siècle. Les notes de voyage d'un andalou au Maroc en 1344-1345,* Lyon, 1981.
(23) Voir *Nafḥ al-ṭīb,* t. VIII, pp. 213-217; *Iḥāṭa,* ms Esc 1673, folios 233-237.
(24) *Nafḥ al-ṭīb, t.* VIII, p. 178, pp. 183-184; Ibn Jaldūn, *Taʿrīf,* pp. 64-65.
(25) Voir *Iḥāṭa* (Ms. Esc.), folios 235-236, f.º 312.
(26) Voir Ibn al-Ḥasan al-Nubāhī, *Kitāb al-Marqaba al-ʿulyā,* éd. E. LÉVI-PROVENÇAL, Le Caire, 1948, pp. 171-177.

munificence du souverain[27]. Le lettré marocain ʿAbd al-Qādir b. Sawwār alMuhāribī y donna des cours de littérature très appréciés (757/1356)[28].

Originaire de Tlemcen, le prédicateur Ibn Marzūq, qui s'était mis au service des Marīnides, séjourna à Grenade au hasard d'une carrière mouvementée. A la fois historien et traditionniste, l'auteur du *Musnad* exerça les fonctions de prédicateur dans la mosquée de PAlhambra et dispensa son enseignement à la *madrasa* de Grenade jusqu'en 745/1353. Sa forte personnalité inspirait de la déférence à Ibn al-Jaṭīb qui se disait son disciple[29]. C'est ici le lieu de rappeler le rôle d'ambassadeur des lettres que joua le vizir naṣride dans le milieu intellectuel et politique de l'Occident musulman. Cherchant à renouer les relations amicales établies par son père Yūsuf Ier avec les Marīnides, Muḥammad V chargea Ibn al-Jaṭīb d'une mission auprès d'Abū ʿInān en 755/1354. Avant d'exposer le but de son ambassade, Ibn al-Jaṭīb récita à l'audience royale une ode qui enthousiasma le sultan et détermina le succès de l'entreprise. Quelques années plus tard, les qualités de diplomate d'Ibn al-Jaṭīb se manifestèrent une fois de plus à la cour marīnide lorsque le vizir grenadin déclama, en présence du sultan Abū Sālim devant les chefs de tribus et les lettrés du Maghreb rassemblés en grand apparat, la fameuse *qaṣīda* en *m'* dans laquelle il sollicitait la protection du souverain pour Muḥammad V et pour lui-même[30]. Ibn Jaldūn, présent à l'entrevue, a laissé le témoignage de son admiration dans le *Kitāb al-ʿIbar.* Il fut lui-même séduit par l'ambiance cultivée et raffinée de la Grenade naṣride lorsqu'il y séjourna en 763/1362[31].

Sans vouloir déborder le cadre de notre sujet, nous mettrons l'accent sur la communication spirituelle qui marqua cette époque. Au XIVe siècle le sufisme était à l'honneur dans les milieux religieux du Maroc où il avait reçu l'adhésion de plusieurs juristes mālikites. Un contemporain d'Ibn al-Jaṭīb, Ibn ʿAbbād, né dans la Ronda naṣride en 733/1333, émigra encore jeune au Maroc, s'y initia au malikisme officiel, puis, mū par son penchant pour la méditation, se rendit en 760/1359 à Salé où il devint le plus prestigieux disciple d'Ibn ʿAšīr, un personnage ascétique, d'origine andalouse, vers qui allaient des caravanes de pèlerins marocains[32]. Peu de temps après, Ibn al-Jaṭīb qui avait

(27) Voir Ibn al-Jaṭīb, *al-Lamḥa al-badriyya fī l dawla al-naṣriyya,* Le Caire, 1347H, p. 96.
(28) Sur lui, voir *l'Iḥāṭa* d'Ibn al-Jaṭīb, éd. TNN, t. 4, Le Caire, 1397/1977, p. 28.
(29) Voir l'article de 1 *E.I.²,* t. III, pp. 890-892 ainsi que *El Musnad,* traduction espagnole annotée par M.ª J. VIGUERA, Madrid, 1977; la même, éd. du texte arabe, *al-Musnad al-ṣaḥiḥ,* Alger, 1981.
(30) Voir al-Maqqarī, *Azhār al-riyāḍ,* éd. Caire, 1358-1361/1939-1942, t. I, pp. 206-207; Ibn al-Jaṭīb, *Lamḥa,* pp. 110-113 et *Aʿmāl al-aʿlām,* éd. Beyrouth par E. LÉVI-PROVENÇAL, 1956, pp. 312313.
(31) Voir le *Taʿrīf* d'Ibn Jaldun, éd. Caire 1370/1951, pp. 84-85.
(32) Sur Ibn ʿAbbad, voir *E.I.²,* t. III, p. 692. Sur Ibn ʿAšīr, voir *E.l.²,* t. III, p. 742. Voir également P. NWIYA, *Un mystique prédicateur à la Qarawiyyīn de Fès, Ibn ʿAbbād de Ronda,* Beyrouth, 1961, p. 59.

encouru la défaveur du sultan de Grenade, Muḥammad V, chercha asile au Maroc; il rencontra alors le saint homme de Salé qui menait une vie de réflexion et de méditation. Le vizir des sultans de Grenade subit lui-même l'influence des mystiques andalous et maghrébins; sa *Rawḍat al-taʿrīf bi l-ḥubb al-šarīf,* ce traité sur l'amour divin qui contribua à faire exécuter Ibn al-Jaṭīb, en apporte la preuve[33].

Parmi les facettes de l'activité culturelle d'al-Andalus au Bas Moyen Age, il est un genre littéraire qui illustre la persistance des contacts entre l'Espagne musulmane, l'Afrique du Nord et l'Orient musulman. C'est sur le sol andalou que naquit la relation de voyage ou *riḥla.* Elle fut l'oeuvre de lettrés qui accomplirent le pèlerinage aux Lieux Saints de l'Islam, et, entraînés par la quête du savoir, fréquentèrent les milieux savants dans les grandes métropoles orientales: Bagdad, Damas, Le Caire, non sans avoir fait halte dans la Tunis des Ḥafṣides. Ils consignèrent leurs impressions de voyage au jour le jour, parfois heure par heure dans une sorte de journal de route où ils notèrent les surprises et les difficultés qu'ils éprouvèrent. Le type achevé du voyageur de l'Occident musulman avait été représenté au VI^e^/XII^e^ siècle par le Grenadin Abū Ḥāmid al-Garnāṭī qui quitta sa patrie vers la trentaine et vécut au Caire, à Damas et à Bagdad durant plusieurs années. L'esprit d'aventure le poussa jusqu'aux confins extrêmes des terres de l'Islam. Il rejoignit l'Arabie pour y accomplir le pèlerinage, se fixa par la suite en Syrie où il finit ses jours à Damas[34]. La relation de voyage connut son premier maître en la personne d'Ibn Ŷubayr (540/1145-614/1217)[35]. Ce lettré valencien donna ses impressions quotidiennes, décrivit les pays qu'il avait traversés, énuméra les monuments qu'il avait visités et fournit des éléments sur les populations au milieu desquelles il avait séjourné.

Ce genre littéraire prit une forme nouvelle dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle, à l'initiative d'un juriste marocain dont la vie et l'oeuvre ne sauraient être dissociées de l'histoire littéraire du royaume de Grenade. Natif de Ceuta, Ibn Rusayd y étudia la grammaire et les sciences de la tradition. En 683/1284 il décida de se rendre en Orient en pèlerinage et aussi dans le but d'y parfaire ses connaissances. Il s'embarqua à Almería où il rencontra le vizir naṣride Ibn al-Ḥakīm al-Rundī. Tous deux parcoururent pendant trois ans l'Ifrīqiya, l'Egypte, la Syrie et le Hedjaz. En Afrique du Nord et en Orient, Ibn Rušayd suivit l'enseignement de maîtres renommés. De retour à Ceuta, il y mena une vie obscure pendant quelques années. Puis il se rendit dans la Grenade naṣride en

(33) Voir l'édition de ʿAbd al-Qādir Aḥmad ʿAṬĀ, Caire, 1387/1968, celle de M. al-KATTĀNĪ, 2 t. Casablanca, 1970 ainsi que l'étude d'E. de SANTIAGO SIMÓN, *El polígrafo granadino Ibn al-Jaṭīb y el sufismo,* Grenade, 1983.

(34) Voir *E.I.*², t. I, pp. 125-126.

(35) Voir *E.I.*², t. III, pp. 777-778.

692/1292-1293, grâce à l'appui du vizir Ibn al-Ḥakīm al-Rundī et assura les fonctions de prédicateur dans la Grande Mosquée de Grenade. Après l'assassinat de son protecteur en 708/1309, Ibn Rusayd rentra au Maroc où il devint l'un des familiers du sultan marinide ʿUṭmān b. Abī Yūsuf. Très apprécié de tous, il mourut à Fès en 721/1321. La bibliothèque de l'Escurial possède la majeure partie de sa relation de voyage sous forme de fragments. Le *Mal' al-ʿayba fīman ŷumiʿa bi-ṭūl al-gayba fī l-riḥla ilā Makka wa Ṭayba* relate les séjours de l'auteur à Tunis, à Damas et au Caire; de maigres informations géographiques et des citations poétiques caractérisent cette oeuvre. Ibn Rušayd dont les sources s'accordent à louer l'étendue du savoir énumère les questions qui suscitèrent des controverses entre les lettrés qu'il rencontra et lui-même[36].

Au XIVe siècle on note une reprise très nette du pèlerinage vers les Lieux Saints de l'Islam. Ibn Jaldūn l'explique de la sorte: "Un grand nombre de pèlerins voyant la sūreté des communications si bien établie que les caravanes se rendaient à destination sans être inquiétées, formèrent le projet d'accomplir le pèlerinage et sollicitèrent du sultan la permission de s'embarquer pour aller à La Mekke. Jusqu'alors les chemins avaient été si peu respectés que l'occasion de remplir ce saint devoir ne s'était pas présentée depuis longtemps"[37]. Parmi ces pèlerins andalous qui se joignirent aux caravanes se rendant à La Mekke, nous avons retenu le nom d'un cadi du royaume de Grenade, Jālid al-Balawī, à qui l'on doit un journal de voyage aux Villes Saintes intitulé *Tāŷ al-Mafriq fī taḥliyat ʿulama' alMašriq,* édité à Rabat il y a quelques années[38].

Issu d'une famille de lettrés de souche arabe yéménite, né à Cantoria dans la province d'Almería, al-Balawī avait reçu à Grenade une solide culture littéraire et juridique. Il s'embarqua à Almería à l'age de vingt-trois ans en ṣafar 736/octobre 1335, accosta à Hunayn puis par Tlemcen, Alger, Bougie, Constantine et Bône, il parvint à Tunis. Il y demeura plus de huit mois puis s'embarqua pour Alexandrie. A cette étape il rencontra un autre pèlerin andalou auquel il a été fait allusion ci-dessus, le poète Ibn al-Ḥāŷŷ al-Numayrī, son "ami et compagnon". Au bout d'un mois, il gagna Le Caire où il demeura une quinzaine de jours, toujours en quête de savoir. Le sultan régnant était alors Muḥammad al-Qalawūn, le Mamlūk qui allait par la suite entretenir une correspondance officielle avec la Grenade naṣride. Notre auteur traversa ensuite Gaza et Hébron pour aboutir à Jérusalem où il séjourna deux mois. Par Karak, alʿAla', Wādī 1-Qurā, il arriva à Médine. De là il gagna La Mekke en

(36) Voir *E.I.²*, t. III, pp. 933-934.

(37) Voir *Histoire des Berbères*, éd. de SLANE, Paris, 1847-1851, vol. II, pp. 330-332, trad, de SLANE, Paris, 1852-1856, vol. IV, pp. 153-154.

(38) Il n'existe aucun article sur al-Balawī dans *E.I.²*. Parue à Rabat sans date, l'édition en 2 volumes du *Tāŷ al-mafriq* est due à al-Ḥasan al-SĀ'IḤ.

dū l-hiŷŷa 737/juillet 1337. Son voyage de retour le mena par Jérusalem, Ramla et Ascalon au Caire et à Alexandrie. Par voie de terre, il revint à Tunis en faisant étape à Tobrouq en Cyrénaïque. Il parcourut le Maghreb oriental et central pour rejoindre Hunayn et s'y embarquer à destination d'Almería. Al-Balawī foula le sol andalou en ḏū l-ḥiŷŷa 740/juin 1340, au bout de cinq ans d'absence. Cadi de Cantoria puis de Purchena, sur le río Almanzora, il s'appliqua à compléter ses notes de voyage et acheva la rédaction de sa relation en rabīʿ I 768/novembre-décembre 1366.

La personnalité d'al-Balawī nous est connue par le témoignage de son contemporain Ibn al-Jaṭīb. Le vizir naṣride qui accompagnait le sultan Yūsuf Ier lors d'une tournée officielle à travers les provinces orientales du royaume de Grenade, a décrit le cadi de Purchena, venu accueillir le cortège royal, sous les traits d'un homme d'un commerce agréable, prisé pour sa culture littéraire. Assez naïf, il imitait avec affectation les manières et le langage des Orientaux. La touche satirique du portrait se précise ensuite. Fort du prestige que l'accomplissement du pèlerinage lui avait conféré auprès de ses administrés, al-Balawī se drapait dans un blanc *taylasan*, à la mode du Hedjaz. Il ramenait un pan de son turban sur le bas du visage, pareil —selon Ibn al-Jaṭīb— à "un chameau ayant la bride dans les naseaux"[39]. Le reproche majeur qu'adressait Ibn al-Jaṭīb au juge andalou était d'avoir recopié dans sa relation de voyage des passages en prose rimée, puisés dans *al-Barq al-šāmī*, oeuvre de l'Oriental ʿImād al-dīn al-Iṣfahānī, et de les avoir fait passer pour ses propres compositions[40]. Al-Maqqarī qui a reproduit cette accusation de plagiat ajoute qu'Ibn al-Jaṭīb était mal disposé envers al-Balawī[41].

Abordons maintenant le problème du contenu du *Tāŷ al-mafriq*. Le but de cette relation de voyage n'est nullement d'ordre historique ou géographique. Les descriptions d'Alexandrie et du Caire ne brillent pas par l'originalité. Les observations sur la douane d'Alexandrie et les tracasseries incessantes qui y étaient infligées aux voyageurs sont communes à plusieurs voyageurs de l'Occident musulman: Ibn Ŷubayr, Ibn Rušayd et al-Balawī. On trouve chez notre Andalou une description de l'hôpital du Caire qui rappelle celle d'Ibn Ŷubayr, quelques notations sur les Pyramides. Dans les longs développements sur la nécropole du Caire, la *Qarāfa,* sur les mosquées du Caire, il faut voir l'expression de la ferveur religieuse du cadi andalou. Cette vive sensibilité religieuse se manifeste à plusieurs reprises: al-Balawī recopie au Caire les textes funéraires et les épigraphes qui ont suscité son admira tion. Le thème du

(39) Voir *Jatrat al-ṭayf* dans *Mušāhadāt Lisān al-dīn Ibn al-Jaṭīb fī bilād al-Magrib wa-l-Andalus,* éd. A. M. al-ʿĀBBADĪ, Alexandrie, 1958, pp. 36-37.

(40) Sur *al-Barq al-šāmī de* ʿImād al-dīn al-Iṣfahānī (519/1125-597/1201), voir N. ELISSÉEFF: *Nūr al-dīn, un grand prince musulman,* Damas, 1967, vol. I, pp. 29-30.

(41) Voir *Nafḥ al-ṭīb,* t. III, pp. 285-287.

merveilleux est absent de la relation de voyage. La fraîcheur d'âme éclate dans le récit des périls de la traversée et dans l'évocation des péripéties de son long voyage. Al-Balawī mit à profit ses séjours au Maghreb et en Orient pour y suivre l'enseignement des maîtres les plus prestigieux de son temps et se faire délivrer par eux des autorisations écrites d'enseigner. L'auteur nous livre ainsi en un style ampoulé le compte rendu des entretiens qu'il eut avec plusieurs lettrés de l'Occident et de l'Orient musulmans. Il transmet à ses coreligionnaires andalous des textes en vers et en prose jusque là peu connus d'eux. La relation de voyage de cet Andalou, sujet des Naṣrides, prend donc place dans la longue chaîne des rapports culturels entre al-Andalus et l'Orient.

Ibn al-Jaṭīb a conté ses voyages à travers le Maroc marīnide dans la *Nufāḍat al-ŷirāb fī ʿulālat al-īġtirāb,* rédigée entre 760/1359 et 763/1362. On y trouve une description du Mont Hintata —le Haut Atlas Central—, où mourut le sultan marīnide Abū 1-Ḥasan, d'Aġmāt où le vizir naṣride visita des monuments, des mosquées et des cimetières, rencontra des personnages éminents et se recueillit sur le tombeau d'al-Muʿtamid. Ibn al-Jaṭīb passa ensuite par le territoire des Dukkāla et par Azemmūr avant de regagner Salé où il résida dans un *ribat* proche de la métropole marīnide. Dans ce récit instructif, l'itinéraire est soigneusement noté; les secousses politiques qui agitèrent le Maroc à cette époque sont mentionnées. La relation de voyage du polygraphe grenadin se présente donc sous la forme d'un document historico-géographique dont l'intérêt n'est pas négligeable[42].

Il serait injuste d'omettre un contemporain d'Ibn al-Jaṭīb qui visita l'Espagne musulmane et donna au genre de la *rihla* une dimension nouvelle. Après de solides études juridiques, le Tangérois Ibn Battūta accomplit son premier pèlerinage à La Mekke en 725/1325, voyagea à travers l'Afrique Orientale, l'Egypte, la Syrie, l'Asie Mineure. Il aurait poussé jusqu'aux territoires de la Horde d'Or puis il visita la Transoxiane et l'Afghanistan, gagna la vallée de l'Indus et séjourna à Delhi sur le Gange. Il se serait rendu par la suite en Chine. En 750/1349 il retourna dans l'Occident musulman; un an plus tard il se rendit dans al-Andalus alors gouverné par Yūsuf Ier. Il visita les villes les plus importantes du royaume de Grenade soit Ronda, Málaga, Grenade sur lesquelles il allait nous laisser de précieuses indications. En 753-754/1352-1353, il traversa le Sahara et le pays du Niger, revint au Maroc qu'il ne semble pas avoir quitté jusqu'à sa mort survenue en 779/1377. Un secrétaire de la chancellerie naṣride, qui avait abandonné le service de Yūsuf Ier pour celui du sultan marīnide Abū ʿInān, fut chargé de consigner par écrit, à la cour de Fès, le texte de la relation de voyage d'Ibn Baṭṭūṭta. L'Andalou Ibn ŷuzayy se tira d'affaire honorablement et modela le journal de route dicté par Ibn

(42) Voir l'édition d'A. M. al-ʿĀBBADĪ, Le Caire s. d. (1966?).

Baṭṭūṭa selon les goûts de *l'adab*. Continuateur d'Ibn Ŷubayr par la curiosité qu'il portait aux hommes et aux choses, Ibn Baṭṭūṭa nous a laissé une vivante description de l'univers[43].

Sur la route du pèlerinage, Tunis attirait les lettrés espagnols. Depuis le XIII^e siècle les rapports culturels s'étaient poursuivis entre la Grenade naṣride et les Ḥafṣides d'Ifriqiya. Ibn Saʿīd a fait état de la prospérité de Tunis sous le souverain ḥafṣide Abū Zakariyyā' Yaḥyā I^er (625/1228 647/1249). Des artisans andalous immigrés se mirent au service du Ḥafṣide. Par ses monuments, ses jardins et ses vignobles, Tunis se mit à ressembler à l'Espagne musulmane. On ne trouve pas mention dans les recueils de biographies des maîtres d'école andalous; pourtant leur obscur labeur mérite d'être évoqué. Ibn Jaldūn note au XIV^e siècle que la pédagogie tunisienne est plus proche de l'Espagne musulmane que du Maghreb car elle est l'oeuvre des Andalous réfugiés à Tunis. D'autres Andalous versés dans le calcul ou la logique enseignèrent aux Ifrīqiyens les moyens d'effectuer les partages en matière de succession. En outre, le nombre de copistes d'origine andalouse explique que l'écriture locale, proche de celle de l'Orient, ait été supplantée par l'écriture andaloluse.

L'influence andalouse sur le langage ne tarda pas à se manifester au XIV^e siècle. Il convient de relever l'origine espagnole de certains mots aujoud'hui courants dans le langage parlé tunisien et de souligner 1 'interpénétration profonde qui s'était produite à l'époque entre autochtones et immigrés.

A la cour des Ḥafṣides séjournèrent des secrétaires andalous de renom parmi lesquels se trouvait Ibn Šabrīn (m. en 747/1346) qui avait été le maître d'Ibn alJaṭīb à Grenade. Au retour du pèlerinage, Jālid al-Balawī occupa les fonctions de *kātib* pendant un an, à partir de 739/1339. Ibn Jaldūn (732/1332 808/1406), après avoir servi les ḥafṣides et encouru des tribulations au Maghreb, alla se mettre au service du sultan naṣride de Grenade, Muḥammad V. Ainsi des secrétaires de talent favorisèrent la diffusion de la culture andalouse.

Les cénacles poétiques qui se formèrent à la cour des Ḥafṣides rappelaient ceux des cours andalouses On y vit des poètes consommés qui avaient dû fuir la péninsule Ibérique; ils apportèrent en Ifrīqiya leurs tendances propres. L'influence andalouse se fit sentir "dans le raffinement, la mièvrerie, le goût de la pointe, le choix des images et des comparaisons. On écrivit des vers sur un lys, sur une fleur d'amandier, sur un poirier, sur la cour de la Grande Mosquée de Tunis un jour de pluie" (R. Brunschvig)[44].

Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, les vagues de l'immigration

(43) Sur Ibn Baṭṭūṭa, voir *E.I.*², t. III, pp. 758-759; sur Ibn ŷuzayy, voir *E.I.*², t. III, p. 779.
(44) Voir R. BRUNSCHVIG, *Berbérie*, t. II, p. 406.

andalouse continuèrent à déferler sur l'Orient. Comme leurr contemporain, le grand Ibn Jaldun qui arriva en Egypte en 784/1382, les professeurs et les cadis andalous subissaient la fascination de l'empire mamlūk alors en pleine floraison culturelle et économique. Ils s'établirent de préférence en Egypte et en Syrie où régnait un climat de fructueuses discussions juridiques et dans les deux Villes Saintes. Traditionnistes, prédicateurs, grammairiens, ils jouèrent un rôle non négligeable dans l'activité de l'Islam oriental. Ils commentèrent des traités maghrébins de jurisprudence, ils délivrèrent des consultations juridiques *(fatwā/s);* ils propagèrent les oeuvres du malikisme andalou, répandirent en Orient les *muwaššaḥāt* andalouses. Ils conservèrent souvent les habitudes vestimentaires de l'Espagne musulmane. Cette sorte de "fuite de cerveaux", si elle ne modifia pas le paysage culturel andalou, affecta cependant d'illustres familles de savants hispano-musulmans qui allaient former en Orient de véritables dynasties comme les Banū Sayyid al-Nās et les Banū Farḥūn. Parmi ces jurisconsultes, le Médinois Ibn Farḥūn s'employa à rassembler dans son *Dībāǧ al-muḏahhab* les biographies de juristes mālikites[45]. A Alep s'installa, après le pèlerinage, Aḥmad b. Yūsuf b. Mālik al-Garnātī dont Ibn al-Jaṭīb avait loué le talent à versifier et l'abondante production lexicographique[46].

Les motivations ayant entraîné un tel exode nous sont connues grâce á quelques textes littéraires. Les Musulmans d'al-Andalus étaient agités de sombres pressentiments au sujet de la situation politique de l'émirat naṣride[47]. En plein règne de Muḥammad V, alors que Grenade brillait de tous ses feux, Ibn al-Jaṭīb attirait l'attention de ses fils sur l'instabilité des temps et la menace croissante de l'invasion chrétienne[48]. L'isolement du dernier Etat hispano-musulman, enserré entre la mer et l'ennemi chrétien, était durement ressenti par les lettrés[49].

Dans les dernières décennies du XV$^{e}$ siècle, la situation du royaume de Grenade ne fit que s'aggraver. Le sultan Saʿd envoya en 868/1464 un émissaire au Mamlūk du Caire, Jušqadam (861/1457 872/1467) pour lui faire part de la chute d'Archidona et de Gibraltar et solliciter un secours urgent. Le rôle d'ambassadeur incomba en l'occurrence au cheikh Muḥammad Ibn al-Faqīh que nous n'avons pas pu identifier. Nous ignorons tout de la suite qui fut donnée à cette ambassade[50].

(45) Sur Ibn Farḥūn, m. en 799/1397, voir *E.I.*$^{2}$, t. III, p. 786.

(46) Voir Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī, *al-Durar al-kāmina,* éd. Haydarabād, 1348-1350/1929-1930, t. I, notice 848.

(47) Voir M. GASPAR REMIRO: *Presentimiento y juicio de los moros españoles sobre la caída inminente de Granada y su reino en poder de los cristianos,* dans *Revista del Centro de Estudios Históricos de Granada y su Reino,* vol. I, 1911, pp. 149-153.

(48) Voir *Nafḥ al-ṭīb,* t. X, p. 259; *Azhār al-riyāḍ,* t. I, p. 334.

(49) Notamment par Ibn Huḏayl qui vécut à la fin du XIV$^{e}$ siècle à la cour naṣride. Sur lui, voir l'article de *l'E.I.*$^{2}$, t. III, pp. 827-828.

(50) Voir G.S. COLIN, *Contribution à l'étude des relations diplomatiques entre les Musulmans d'Occident et l'Egypte au XV$^{e}$ siècle,* dans *Mélanges de l'institut français d'Archéologie Orientale,* vol. 68, Le Caire, 1935, pp. 197-206.

Deux ans plus tard, la curiosité qu'éveilla l'Espagne musulmane dans l'esprit d'un lettré égyptien se manifesta dans le journal de voyage de ʿAbd al-Bāsiṭ, fils d'un haut fonctionnaire mamlūk. A la fois historien et marchand, il partit d'Alexandrie en šawwāl 866/juillet 1462 et se rendit dans la Tunisie des Ḥafṣides pour s'y perfectionner en médecine. Il y lia connaissance avec des littérateurs et des commerçants andalous qui avaient fui devant les progrès de la Reconquête et il décida durant son séjour à Oran d'entreprendre un voyage en Espagne. Le récit qu'il nous en a laissé —inséré dans sa chronique générale intitulée *al-Rawḍ al-bāsim fī ḥawādiṯ al-ʿumr wa l-tarāŷim*— apporte un témoignage oculaire sur les milieux sociaux et les esprits cultivés d'al-Andalus; il projette la lumière sur quelques faits de l'histoire de la dynastie naṣride à son déclin[51]. Nos devons à cet Oriental précis et objectif l'une des dernières descriptions de la Málaga naṣride où il débarqua le 23 rabīʿ II 870/13 décembre 1465, en compagnie de marchands andalous et tlemcéniens. L'itinéraire de ʿAbd al-Bāsiṭ correspond à celui qu'avait suivi un siècle auparavant le voyageur tangérois Ibn Baṭṭūṭta lorsqu'il visita le royaume de Grenade en 1350. Après avoir dépeint la *qaṣba* de Málaga, le voyageur égyptien dit son admiration pour les poteries fabriquées en cette ville; il relate son entretien avec le prédicateur de la Grande Mosquée; il fait mention des incursions de combattants chrétiens aux environs de la cité andalouse. De Málaga à Grenade, ʿAbd al-Bāsiṭ voyage à dos de mulet tout comme Ibn Baṭṭūṭta. A Almuñécar, il note que l'on charge dans le port des cargaisons d'amandes et de figues à destination des pays chrétiens. A Vélez-Málaga il est frappé par la qualité des fruits secs. A Alhama de Grenade, étape obligée sur la route qui mène à la capitale du royaume naṣride,

il s'émerveille de l'aménagement des thermes naturels et en donne une description détaillée tout en remarquant que l'accès en est gratuit. La visite de Grenade le remplit d'enthousiasme; il admire le site, la fertilité de la Vega. Il loue la vaillance des habitants. Il évalue le nombre des arbalétriers à 80.000, chiffre qui serait sujet à caution si nous ne disposions d'un témoignage légèrement postérieur; en effet, le seigneur polonais Nicolas de Popielovo qui parcourut le royaume naṣride en 1484 allait affirmer que le sultan de Grenade disposait de 60.000 hommes. En tout cas, la densité de population est soulignée par ʿAbd al-Bāsiṭ. Les vignobles des environs de Grenade attirent l'attention du lettré oriental. Il prend contact avec le grandjuge de Grenade, Ibn Manẓūr qui l'impressionne par la profondeur de ses vues juridiques. A l'Alhambra il est reçu en audience par le sultan Abū 1-Ḥasan ʿAlī (17 juin 1466) qui le questionne sur les événements d'Egypte et de Syrie, lui remet une exemption de droits de douanes pour ses marchandises et, en mécène fastueux, le comble

(51) Sur ʿAbd al-Bāsiṭ, voir G. LEVI DELLA VIDA: *Il regno di Granata nel 1465-1466 nei Ricordi di un viaggiatore egiziano,* dans *Al-Andalus,* I, 1933, pp. 307-334.

de présents. ʿAbd al-Bāsiṭ visite le quartier populeux de l'Albaicin. La situation militaire du royaume naṣride le préoccupe; il laisse entendre que les Castillans s'emparent peu à peu des principales villes et défenses naturelles du pays tout en notant que les contacts humains sont fréquents entre Musulmans et infidèles aux frontières de l'émirat. Le récit de ʿAbd al-Bāsiṭ prouve que l'intérêt des Orientaux pour al-Andalus ne fléchit pas au Bas Moyen Age.

Du reste, après l'année 1450, une série de notations parsèment les chroniques orientales. Déjà l'historien Badr al-dīn alʿAynī, consciencieux informateur, avait souligné dans son ʿ*Iqd al-ŷumān* le fait qu'Ibn al-Aḥmar (c'est ainsi que l'on désignait en Orient les souverains naṣrides, du nom de l'ancêtre éponyme), toujours vaincu par les Espagnols, ne pouvait compter sur aucun secours de l'étranger[52]. De nombreux accents percent notamment dans le *Tibr al-masbūk* du jurisconsulte šāfiʿite al-Sajāwī[53]. Au fur et à mesure que tombaient, dans le dernier quart du XV$^{e}$ siècle, les principales défenses du royaume de Grenade, on exalta le courage des Hispano-Musulmans encerclés par la mer et l'ennemi chrétien; on ne put cacher ce qu'al-Sajāwī appelait "l'humiliation infligée par les Francs à la suite de leur entreprise contre Grenade"; on fit le récit des troubles qui marquèrent les derniers jours de la dynastie naṣride.

A la même époque, l'avance castillane en Andalousie fit affluer en Afrique du Nord de nombreux Andalous, littérateurs et juristes ainsi que le dernier mathématicien andalou de valeur, Abū l-Ḥasan ʿAli b. Muḥammad al-Qalaṣādī qui naquit à Baza, fit des études à Grenade, à Tlemcen, à Tunis et en Orient puis chercha asile à Tlemcen et mourut à Béja en 891/1486, soit six ans avant la chute de Grenade[54].

La faiblesse de l'Islam andalou transmise en Orient par des pèlerins ou des commerçants andalous faisant halte à Alexandrie émeut profondément le Cairote Ibn Iyās dans ses *Badā' iʿ al-zuhūr*[55]. Ce ne sont plus que villes perdues, batailles "horriblement sanglantes", "lutte sans merci" dans les rubriques historiques s'échelonnant de 1483 à 1492.

(52) Sur al-ʿAynī, voir *E.I.²*, t. I, pp. 813-814. Nous avons consulté au Caire le ʿ*Iqd al-ŷuman* dans sa totalité. Le passage auquel il est fait allusion figure dans le manuscrit *Dar al-kutub, Taʿrīj* 1584, t. 25, folio 647.

(53) Sur le jurisconsulte šāfiʿite Muḥammad al-Sajawī (né en 830/1427-m. en 902/1497), voir BROCKELMANN, GAL, II, pp. 43-44. S. II, pp. 31-33. Il poursuivit l'Histoire des Sultans Mamlūks d'al-Maqrīzī (m. en 845/1442) dans son *Tibr al-masbūk fī ḏayl al-sulūk,* qui s'arrête à l'année 898/1492-3.

(54) Voir l'article de *l'E.I.²*, t. IV, pp. 497-498.

(55) Sur Ibn Iyās (m. vers 930/15247, voir *E.I.²*, t. III, pp. 835-837. Il semble avoir voulu écrire une histoire complète de l'Egypte jusqu'à la conquête ottomane. Editions des *Badā'iʿ al-zuhūr fī waqā'iʿ al-duhūr* au Caire, à Būlāq, à Istanbul puis de nouveau au Caire (1960-1963).

Les signes prémonitoires d'une chute imminente de Grenade ne faisaient que se multiplier au sein de la population andalouse, constamment en butte aux incursions castillanes. Dans ce contexte historique, le voyage en Orient d'Ibn al-Azraq revêt une coloration politique. D'abord réfugié à Tlemcen, le grand-juge de Grenade, auteur de nombreux ouvrages de morale et de grammaire, gagna l'Egypte et tenta, peu de temps avant l'effondrement de la dynastie naṣride, de susciter une intervention orientale en faveur de ses frères du royaume de Grenade. Mais le résultat fut entièrement négatif, conclut non sans mélancolie al-Maqqarī, qui a rapporté cette démarche[56].

Sous l'année 897/1492, Ibn Iyās donne la nouvelle de la prise de Grenade, "une des catastrophes les plus terribles qui aient frappé l'Islam". Le journal de ce "bourgeois du Caire" apporte ainsi le dernier témoignage oriental, à la fois affectif et historique, sur l'Andalousie agonisante[57].

*Rachel Arié*

## RESUMEN

El avance de la Reconquista provocó un gran movimiento de emigración desde al-Andalus hacia el Norte de Africa u Oriente. Además de ello, las relaciones entre el reino de Granada y los sultanes de Tlemecén, hicieron que los intercambios culturales nunca se interrumpieran.

Figuras destacadas del siglo XIV que viajaron por el Norte de África o que realizaron la peregrinación a los lugares sagrados del Islam, tuvieron contacto con los círculos intelectuales de Túnez, El Cairo, Damasco y Bagdad, dejando anotadas sus impresiones en un diario de viaje *(riḥla).* Tenemos los ejemplos de Ibn alJaṭīb, que describió su viaje por Marruecos, o los relatos del gran viajero Ibn Baṭṭūṭa, además de los otros destacados personajes.

(56) Voir *Azhār al-riyāḍ,* 1.1, p. 71, t. III, pp. 318-319; *Nafḥ al-ṭīb,* t. III, p. 455. La biographie d'Ibn al-Azraq est donnée par al-Maqqarī (*Nafḥ al-tīb,* t. III, pp. 452-458).

(57) La citation d'Ibn Iyās est empruntée à la traduction française de G. WIET, *Histoire des Mamlūks Circassiens,* Le Caire, 1945, p. 273. Elle porte sur les années 872/1467-1468 928/1521-1522. Voir aussi G. WIET, *Journal d'un bourgeois du Caire,* Paris, 1955-1960, 2 vols.

Por parte de los orientales hubo ʿAbd al-Bāsiṭ quien vino a al-Andalus, y un letrado egipcio ha reflejado en sus escritos la precaria situación de Granada y los momentos finales de la España musulmana.

## ABSTRACT

The progress of the *Reconquista* caused a flood of emigration from al-Andalus to North Africa or the Orient. The cultural exchanges were never interrupted between the kingdom of Granada and the sultans of Tlemcen.

Dominant figures during the XIVth century who accomplished the pilgrimage to the Holy Lands of Islam participated in the intellectuals circles of Tunis, Cairo, Damascus, Bagdad. They noted their impressions in a travel diary *(riḥla).* Ibn al-Jaṭīb wrote about his trip across Morocco. Ibn Baṭṭūṭta, the renowned world traveller, and others notorious intellectuals left us their accounts.

The Oriental traveller ʿAbd al-Bāsiṭ arrived to al-Andalus and an Egyptian intellectual described the weakness of Granada and the fall of Muslim Spain.